

MÉLANGES RELIGIEUX,

SCIENTIFIQUES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES.

Vol. 9

MONTREAL, MARDI, 11 AOUT 1846.

No. 54

INTOLÉRANCE MUSULMANE.—PERSÉCUTION DES CHRÉTIENS ALBANAIS.

(Correspondance particulière de l'Ami de la Religion.)

Constantinople, 16 mai 1846.

Pendant qu'on écrit dans tous les journaux que la Turquie est en voie de progrès, que les idées de civilisation et de tolérance se développent heureusement dans ce pays, ce que nous ne prétendons pas nier absolument, des faits incroyables, tant ils sont révoltans, tant ils dérivent de mépris pour la vie de l'homme, se chargent de temps en temps de fournir aux plus incrédules la preuve incontestable que le génie de destruction, qui est comme inné chez les musulmans, n'est qu'assoupi; qu'à la première occasion il se réveille avec toute son énergie primitive, et conséquemment, que les espérances accueillies par l'Europe, avec tant de faveur, sont malheureusement loin d'être réalisées. Si depuis quelques années certaines tendances, certains actes même, ont paru révéler dans les hommes qui dirigent les affaires de la Turquie des sentimens de justice, d'humanité et de véritable tolérance, presque inconnus de leurs prédécesseurs; la conduite de Chekib-Effendi et de ses auxiliaires dans le Liban, a naguère rappelé douloureusement à l'Europe que ces sentimens n'étaient pas partagés par tous les hauts fonctionnaires de l'empire. Sous l'impression pénible causée par les événemens dont la Syrie était alors le théâtre, la rentrée aux affaires de Réchid-Pacha fut saluée par tout le monde, comme le commencement d'une ère nouvelle pour la Turquie, et comme la fin des mesures violentes et arbitraires. L'on espérait que sous son administration, le retour des actes de barbarie qui déshonorent les annales de l'histoire ottomane n'était plus possible. Les faits viennent malheureusement donner, à ces prévisions un éclatant et bien douloureux démenti.

En 1835, une trentaine de familles catholiques d'Albanie apostasièrent à la suite des violences qui furent exercées contre elles. Cependant ces mêmes familles n'étaient devenues musulmanes que de nom; dans l'intérieur de leurs maisons, elles avaient conservé toutes les habitudes chrétiennes, et n'attendaient qu'une circonstance favorable pour suivre de nouveau profession publique d'une religion qui était toujours demeurée au fond de leurs cœurs. La nouvelle des concessions faites par la Porte en faveur des chrétiens renégats, sur les énergiques représentations de la France et de l'Angleterre, s'étant répandue l'année dernière en Albanie, 24 familles déclarèrent leur intention bien arrêtée de retourner au christianisme. Les autorités musulmanes de cette province, informées de ces dispositions, firent appeler les chefs de ces 24 familles, sous le prétexte de leur faire payer la contribution du kharatch, à laquelle sont soumis tous les chrétiens de l'empire; et lorsqu'ils furent tous réunis à Scopia, on se saisit de leurs personnes et on les mit en prison. C'était au commencement de novembre 1845. En vain protestèrent-ils contre cette violence; on leur déclara qu'ils ne seraient rendus à leurs familles et à la liberté, qu'en renonçant de nouveau au christianisme; mais ni la faim, ni les mauvais traitemens n'ayant pu leur faire changer de détermination, on résolut de faire intervenir l'autorité de la Sublime-Porte, qui fut vivement sollicitée de sévir avec rigueur, de peur que leur exemple ne trouvât des imitateurs. Les autorités albanaises n'ignoraient pas qu'en effet il y a plus de 1,000 familles qui, à des époques encore peu reculées, ont été contraintes à l'apostasie, et qui appellent de tous leurs vœux le moment où elles pourront abjurer l'islamisme sans danger pour leurs vies ou leurs propriétés. Pendant que les chefs Albans poussaient ainsi la Porte à la violence, ils faisaient arrêter les femmes et les enfans des 24 pères de famille qu'ils tenaient déjà en prison. Tous les hommes et les jeunes gens, et jusqu'aux enfans de 5 ou 6 ans, furent mis aux fers. Les femmes et les filles furent gardées dans un lieu séparé. Cependant M. l'internonce d'Autriche à Constantinople, informé par les consuls de ce qui se passait en Albanie, avait fait des représentations à la Porte en faveur des familles persécutées. Après quelques négociations entre les ministres ottomans et M. le comte de Stürmer, il fut arrêté que les 24 familles seraient exilées sur la côte d'Asie. On notifia donc aux prisonniers qu'ils avaient à choisir entre l'exil et une nouvelle apostasie. Trois familles furent trop faibles pour supporter cette nouvelle épreuve, et renièrent de nouveau la foi chrétienne. Les 21 autres prirent le chemin de l'exil. Elles se composaient de 160 ou 180 personnes. Pendant un voyage de plusieurs semaines à travers l'Albanie et la Macédoine, des guides féroces exercèrent contre les prisonniers toute leur barbarie. Plusieurs eurent les jambes et les bras rompus à coups de bâton; aussi à l'arrivée à Salonique, de ces généreux confesseurs de la foi, 40 avaient déjà

succombé aux privations et aux mauvais traitemens. Les filles et les femmes avaient été séparées pour le voyage de leurs pères et de leurs maris. Il est malheureusement hors de doute que cette séparation avait eu lieu dans un but infâme... L'ecclésiastique qui avait réconcilié ces chrétiens avec l'Eglise a reçu, lui aussi, la récompense de son zèle: les autorités albanaises le firent arrêter, malgré sa qualité de sujet autrichien, et l'envoyèrent chargé de chaînes à Constantinople. A son arrivée à Salonique, le Père Antonio Marcovich—c'est le nom de ce digne prêtre—se fit réclamer par le consul de sa nation, qui ne réussit à le délivrer des mains de ses persécuteurs qu'après de longues négociations. Quant aux pauvres exilés, le pacha ne leur fit donner presque aucuns des soins que réclamait impérieusement leur état de faiblesse et de maladie. Aussi douze d'entre eux succombèrent-ils à Salonique pendant les quelques jours qu'ils y passèrent. Le curé catholique, M. Vancondio, desservant la mission des Lazaristes, n'a pu être admis auprès des moribonds qu'avec de grandes difficultés; il y réussit enfin, grâce à l'intervention de notre consul. Tous les exilés voulurent profiter de cette occasion pour puiser dans le sacrement de pénitence des forces nouvelles pour les combats qui les attendaient encore.

Les premiers jours d'avril, malgré l'épidémie qui les détrimait, on les jeta à bord d'un bateau qui devait les transporter à la côte d'Asie. Plusieurs moururent dans la traversée. Enfin le 3 mai dernier, jour où ils ont été visités à Mouhallitch, village à quinze ou seize heures de Brousse, qui leur a été assigné pour exil, leur nombre était réduit à 87. Conséquemment 70 personnes au moins avaient déjà péri. De ces 87 personnes qui ont survécu à leurs compagnons d'infortune, 15 ou 20 seulement peuvent se traîner péniblement; tous les autres sont gisans sur la terre, dans un vieux khan qui tombe en ruines, et dont les chambres ne reçoivent de jour que par la porte. On essaierait en vain de décrire l'état misérable de ces infortunés. Ils n'ont plus, littéralement, que la peau et les os. Leurs tristes haillons, débris de leurs anciens habits, ne leur suffisent pas pour respecter les règles les plus communes de la pudeur. C'est un spectacle révoltant. Deux ecclésiastiques, M. Bonniou, missionnaire Lazariste, et M. l'abbé Hillereau, jeune ecclésiastique français, qui les ont visités par l'ordre de Mgr. l'archevêque de Pétra, vicaire-apostolique de Constantinople, ont donné dans un seul jour les derniers sacrements à 15 malades en danger de mort. En parcourant les chambres pour s'acquitter des devoirs de leur ministère, ils furent saisis d'horreur en rencontrant trois cadavres—dont l'un était déjà en putréfaction—étendus à côté de leurs compagnons mourans. Ils s'empressèrent de leur donner la sépulture; et comme aucun des survivans n'était en état de les aider dans cette pieuse fonction, ils eurent recours à quelques Grecs du voisinage pour creuser les fosses et enlever les cadavres. Presque tous ces infortunés étant atteints de la dysenterie, et n'ayant personne pour leur rendre les services de première nécessité, on comprend quelle infection doit régner dans cette lugubre demeure.

Malgré leur extrême misère, ils ne sollicitèrent de ces ecclésiastiques aucun secours temporel. Une médaille de la sainte Vierge, une croix, un chapelet avaient à leurs yeux plus de prix que tous les trésors du monde. MM. les consuls de France et d'Angleterre, instruits de ces faits, adressèrent immédiatement au pacha de Brousse de vives réclamations en faveur de ces malheureux qu'on laisse ainsi mourir faute de soins. Après bien des difficultés, il promit enfin de leur envoyer 2,000 piastres (environ 470 francs) et quelques pièces de toile. De retour à Constantinople, les deux ecclésiastiques qui les avaient visités s'empressèrent de communiquer à Mgr. l'archevêque ce dont ils avaient été témoins. De leur côté, les consuls de France et d'Angleterre avaient envoyé des rapports à leurs ambassadeurs respectifs. Une circulaire adressée par Mgr. l'archevêque aux curés des diverses paroisses sollicita la charité publique, pendant qu'une note énergique de M. de Bourqueney obligeait la Porte à envoyer quelques secours en argent et en vêtemens.—L'appel fait à la charité par Mgr. l'archevêque a été entendu, et des secours nombreux lui ont été adressés. Le Père Antonio Marcovich a été chargé d'aller porter ces secours à ses chers paroissiens, ainsi qu'une grande quantité de linge et de vêtemens recueillis ou préparés par les soins des Sœurs de la Charité.

M. l'ambassadeur de France vient en outre de mettre à la disposition des Sœurs un bateau à vapeur de la station, le Romier, pour les transporter à Mouhallitch, le point de la côte le plus rapproché de Mouhallitch. La supérieure et deux de ses compagnes s'embarquent ce soir pour aller porter leurs soins